

Mémoires noires, un passé qui ne passe pas...

PHOTOGRAPHIE Le livre de Jacques Lamalle illustre les premiers pas de la colonisation

- L'exploration de l'Afrique coïncida avec les débuts de la photographie.
- Les fonds d'archives européens regorgent d'images documentant cette époque.

Tout commence par un émerveillement. Celui que ressentent les premiers explorateurs blancs qui, délaissant les côtes, pénétrèrent au cœur du continent africain. Ils s'appelaient Livingstone, Savorgnan de Brazza, Marchand et, bien sûr, Henri Morton Stanley. Poussés par la curiosité, le désir, l'espoir de repousser les frontières du monde connu, ils étaient aussi des arpenteurs. Ils traçaient des croquis, posaient des bornes frontières, se préparaient à rendre compte à leurs commanditaires, ceux qui avaient financé les entreprises de découverte et espéraient bien récupérer leurs mises.

Mais en cette fin du XIX^e siècle, les explorateurs étaient déjà dotés d'appareils photo, la star technologique de l'époque et, longtemps enfouies dans les musées ou les collections privées, leurs archives

échappaient au grand public. Jacques Lamalle, désireux de remettre au grand jour, à la disposition de tous, ces documents historiques, entreprit de numériser certaines des photos tirées de divers fonds d'archives européens, dont le Quai Branly et l'incontournable, le riche Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren.

De ces choix, sans doute difficiles, de ces travaux de réanimation d'images que l'on croyait mortes est né un ouvrage magnifique, prenant, émouvant, révoltant aussi. Un livre qui nous fait voir l'Afrique de l'intérieur avec le regard à la fois ébloui et cupide des premiers découvreurs. Les explorateurs de l'époque, qui sont aussi cartographes, chefs militaires, ethnologues, sont dotés d'appareils photo rudimentaires, si on les compare au matériel d'aujourd'hui, mais ils possèdent un atout que les générations suivantes ont définitivement perdu : un regard neuf, une capacité d'émerveillement. Dès l'entame de l'ouvrage, c'est l'émotion qui l'emporte devant les sources du Nil et la majesté du Congo, devant les chutes de Murchinson en Ouganda ou la luxuriance du bassin congolais. Mais les hommes ne tardent pas : villageois saisis au sortir de leurs cases,

payeurs et piroguiers qui rappellent que les fleuves étaient les autoroutes d'alors, pêcheurs habiles et audacieux qui n'ont vraiment pas attendu « qu'on leur apprenne à pêcher »... Minutieux, les explorateurs se font aussi architectes : ils observent les villages, notent l'agencement des cases, leur variété, leur relatif confort, l'adaptation au milieu, les greniers, les champs cultivés. Ils fixent aussi les paisibles visages d'habitants qui n'ont pas encore appris à se méfier et introduisent les visiteurs jusque dans les cours intérieures ou les enceintes royales et les autorisent à photographier les forgerons, les tisserands, les briquetiers, sans oublier les musiciens, flûtistes, tambourinaires...

Des guerriers lourdement armés

Les explorateurs sont également fascinés par les femmes, leur élégance, leur beauté : « *Beaucoup de ces jeunes filles sont jolies et admirablement faites. Si les Européens étaient nus, ils feraient triste figure à côté de ces corps bien découpés, aux membres élégants...* », écrit un David Livingstone qui n'était pas pressé de rentrer en Europe...

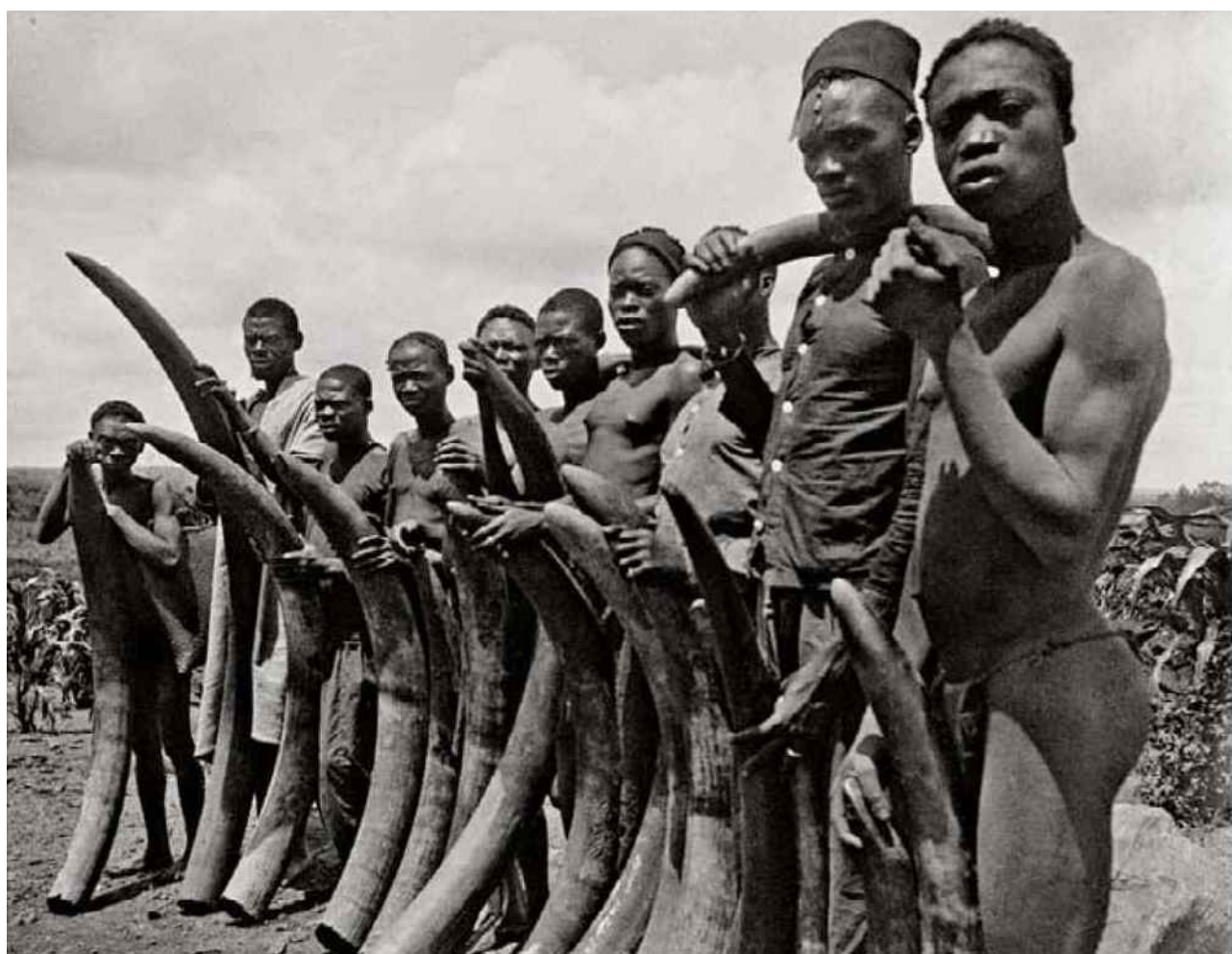
Mais l'enchantement ne dure pas, le charme de la rencontre s'estompe vite : les explorateurs sont avant tout des

chefs de mission, des guerriers lourdement armés. Ils donnent des ordres, se font obéir et mettent les populations locales au service de leur dessein. Le chapitre intitulé l'« œuvre aux Noirs » illustre les dégâts du portage et la lourdeur des charges, la cruauté de la cueillette du caoutchouc et la pratique bien réelle des mains coupées. Cette fois, les corps hier « bien découpés » sont squelettiques, les regards sont vides ; les lourdes défenses d'ivoire traînées le long

des pistes ponctuent les silhouettes penchées, les lianes du caoutchouc s'entremêlent. Une sobre légende le rappelle : « *Le moteur de l'expansion coloniale fut bien le Nègre.* » La dernière image de l'album frappe comme un coup de poing : précédé par d'autres corps affalés, un cadavre est allongé au bord de la « route des caravanes ». Réalisée en 1895 par le photographe Auguste Weyns, qui accompagnait Charles Le- maire, la photo d'un squelette, qui gît en

travers de la piste, dans une pose qui évoque le désespoir, l'épuisement. Cette image-là, vieille de plus d'un siècle, pourrait avoir été prise aujourd'hui encore sur les pistes du Sud-Soudan, de l'est du Congo ou d'ailleurs. Mais alors qu'hier de telles photos pouvaient alimenter des campagnes dénonçant l'exploitation coloniale, aujourd'hui elles ne susciteraient peut-être qu'un sentiment de déjà-vu... ■

COLETTE BRAECKMAN



Dans « Mémoires noirs » est présente cette scène de présentation pour le paiement de l'impôt à Fort Crampel en Centrafrique. © FRANOM



Mémoires noirs

1880-1910

JACQUES LAMALLE

Editions Les Arènes,

317 p, 250 photos,

69 euros